

Tôt ou tard

Harvey Mead, *Trop tard. La fin d'un monde et le début d'un nouveau*, Montréal, Éditions Écosociété, 2017, 278 pages

Jean Carette

Volume 12, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carette, J. (2018). Compte rendu de [Tôt ou tard / Harvey Mead, *Trop tard. La fin d'un monde et le début d'un nouveau*, Montréal, Éditions Écosociété, 2017, 278 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 9–9.

TÔT OU TARD

Jean Carette

Professeur retraité et actif de l'UQAM

HARVEY MEAD

TROP TARD. LA FIN D'UN MONDE ET LE DÉBUT D'UN NOUVEAU

Montréal, Éditions Écosociété, 2017, 278 pages

Chaque époque a ses prophètes. En agissant sur elles-mêmes, nos sociétés produisent des individus ou des collectifs qui travaillent sur l'avenir, tel qu'il devra se faire. Sont prophètes ces gens qui parlent du futur, du côté de la proue, en avant de leur bateau, mais aussi qui parlent ou prétendent parler en faveur du genre humain, pour sa mobilisation au service de sa survie.

Harvey Mead fait partie de ces prophètes, comme sa carrière le démontre depuis près de cinquante ans. Docteur en philosophie des sciences, sous-ministre adjoint au développement durable, puis premier (et dernier?) commissaire au développement durable, il est l'incontestable leader et inspirateur des réseaux de l'environnement et du développement. Face à tous les prédictes de catastrophes dont il appuie les constats, il évoque en priorité le lendemain de ces malheurs. Il ne lui suffit pas de prévoir une série de catastrophes, économiques, écologiques et sociales, au risque de tomber dans les pièges d'un pessimisme stérile et complaisant. Il convient de dépasser cette attitude, grâce à un saut qualitatif engagé au plus vite par une masse plus consciente des enjeux.

Harvey Mead nous y convoque, au-delà de l'énergie du désespoir et au nom de la survie nécessaire des humains. Oui, il y aura d'abord une séquence de crises et d'horreurs, de plus en plus graves dans leurs effets, de plus en plus rapprochées. Oui, il y aura un effondrement annoncé, et il faudra impérativement traverser cette tempête décisive et ses considérables dégâts. Obligation nous sera faite de dégager un meilleur avenir pour l'humanité, c'est-à-dire un réel «développement durable» à l'échelle planétaire.

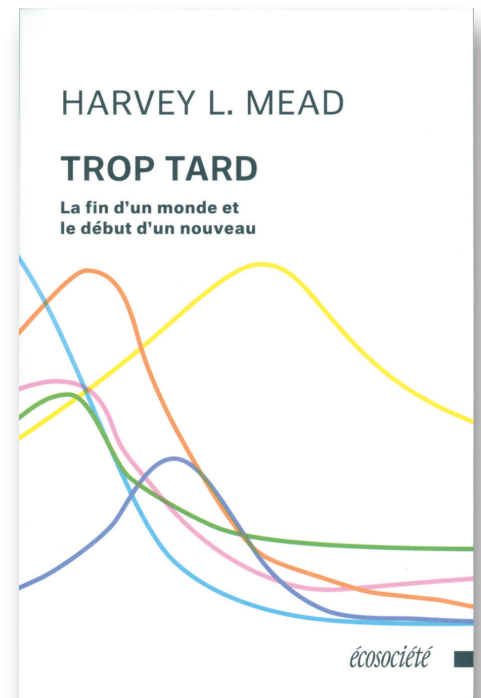
En clair, il est déjà «trop tard» pour éviter l'effondrement du système socio-économique et même pour désespérer. Harvey Mead s'expose et propose un large projet de changement social pour survivre aux catastrophes. Ce n'est pas le déni: «après moi, le déluge!», mais bien «après le déluge, nous». Harvey Mead est un utopiste constructif et décidé. Certes, nous allons droit dans le mur. Le Club de Rome le savait dès 1968.

Notre modèle économique dominant, basé sur une croissance illimitée, entraîne une consommation débridée, un épuisement prévisible des ressources naturelles non renouvelables, et finalement une dévastation irréversible de l'environnement. Il faut donc définir les bases d'un nouveau système, vers une société «post-capitaliste». Par exemple, Harvey Mead détaille des mesures concernant la fin du pétrole et de l'automobile, un nouveau modèle pour la forêt, les terres et les mines, la réduction drastique de la durée du travail, la démocratie au travail et la refondation des services publics en santé et en éducation. Harvey Mead reprend à son compte les propositions déjà définies par l'IRIS dans *Cinq chantiers pour le Québec* (Écosociété 2016).

Comme ici, en «Canamérique», nous vivons dans une abondance moyenne confortable, nous dormons au gaz, inconscients, impénitents, irresponsables. De temps à autre, nous jetons un œil inquiet sur des horizons où les nuages s'entassent, où les menaces s'accumulent. Puis nous repartons à rêver, tandis que la Banque mondiale nous annonce pour 2018 la poussée imprévue d'une croissance du PIB généralisée. Quand nous réveillerons-nous?

« Le temps est venu pour la société civile de se manifester avec une nouvelle orientation qui reconnaît l'échec des efforts consentis depuis des décennies, et ce, dans un contexte où il y a reconnaissance que d'autres civilisations ont également subi l'échec et que l'ensemble de la société, toujours endormie, fait face à une multitude de crises qui s'apprêtent à frapper. »

Harvey Mead s'efforce de sonner l'alarme et de nous réveiller. Pour clore son ouvrage, il annexe ce qui pourrait être «une déclaration d'échec et l'énoncé d'un nouveau message: programme pour une nouvelle ère.» Mead agit ici par anticipation prophétique. L'échec de la Cop 21 de Paris est dès lors confirmé, avec notre impuissance à prendre les mesures qui s'imposent: changement dans l'urgence de notre système socio-économique, en particulier éradication de notre dépendance aux énergies fossiles et à l'automobile privée, réduction drastique de la consommation dans les pays riches, jusqu'à rétablir une égalité relative au niveau mondial.



Harvey Mead consacre une partie de son annexe à «une panoplie de mesures à débattre, préciser et mettre en œuvre, hier de préférence.» Il va jusqu'à proposer une «révolution dans nos activités» et reprend à son compte l'expression de Tim Morgan, «la récession permanente», ce qui implique par exemple l'abandon total de l'automobile en 15 ans.

Harvey Mead exagère-t-il? N'est-il au fond qu'un prédicateur moralisateur plutôt qu'un prophète? Cultive-t-il, comme tant d'autres, une forme de complaisance coupable en appelant à dépasser un malheur qui nous dépasse, en nous invitant à changer de paradigme civilisationnel? Je pense plutôt que son livre doit être lu et débattu.

En rédigeant cet article, le littéraire que je suis depuis toujours a pensé par surprise au théâtre de Jean Giraudoux, au gré et au goût récurrent de mes lectures.

D'abord pour le prospectiviste et autres pessimistes, Cassandre, dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*:

Andromaque: Cela ne te fatigue pas de ne voir et de ne prévoir que l'effroyable?

Cassandre: Je ne vois rien, Andromaque. Je ne prévois rien. Je tiens seulement compte de deux bêtises, celle des hommes et celle des éléments.

Puis, pour traverser l'espoir avec la tempête, du bord des optimistes, la femme Narsès, à la fin d'Électre:

– Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève comme aujourd'hui et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entre-tuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève?

Électre: Demande au mendiant. Il le sait.

Le mendiant: Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore.

Il est trop tôt pour dire «Trop tard», pas pour le lire... ❖